

## Genbaku mon amour

*Note liminaire : Architecte majeur du mouvement métaboliste, Kenzo Tange considère que les édifices peuvent croître et se modifier comme tout corps régi par des principes biologiques.*

A la nuit tombée, l'eau noire de la rivière Motoyasu se transforma en un gigantesque miroir sur lequel les *tōrō nagashi* se reflétaient. Dans l'obscurité, impossible de dire si les lanternes flottaient à la surface ou si elles papillonnaient au-dessus de l'eau. Leur ballet aérien rappelait un conte fantastique dans lequel les bougies se mettaient à danser. Des bougies, oui. Parce que tous les 6 août, depuis plus d'un demi-siècle, on fêtait un anniversaire ! Certes, les *hibakusha* se seraient bien passés de cette triste célébration, mais ils étaient toujours là. Toujours moins nombreux chaque année, toujours plus fatigués. Le temps faisait son œuvre. Mais ils tenaient quand même à se souvenir de ceux qui n'avaient pas eu la chance de mourir à petit feu. Ceux dont le corps avait été soufflé vite fait, un 6 août, il y a longtemps. Leur flamme avait été rallumée en ce jour de commémoration. Cette flamme qui virevoltait à présent sous la fine gaze des *tōrō nagashi*.

Les *hibakusha* avaient passé l'essentiel de la journée devant le Hall de promotion des industries de la Ville. Ou plutôt devant ses ruines. Ce qu'on appelait par métonymie le dôme de Genbaku. De ce dôme, il ne restait plus que le socle et les armatures en acier de la coupole. La calotte de cuivre originelle avait volé en éclats. La structure survivante était semblable à une boîte crânienne dont le cuir chevelu aurait été scalpé par le souffle de la bombe. De la colonne centrale qui supportait le dôme partaient quelques pans de murs écorchés. Ils laissaient apparaître leur hypoderme fait de brique ou de pierre. Sur ces murs, des séries de deux ou trois ouvertures ajouraient l'édifice. On voyait ainsi à travers la peau du bâtiment. Mais il n'y avait rien d'autre à voir que son squelette et les immeubles plus récents qui se dressaient derrière lui. Le dôme de Genbaku était un zombie. Ni vivant, ni vraiment défunt. Et ses fenêtres mortes, sans verre, se dessinaient à l'horizontale sur la rivière Motoyasu. Là, elles formaient de longues bouches hurlantes prêtes à vous aspirer vers un autre monde.

\*

Kazunaru était là depuis huit heures du matin pour participer aux commémorations du 6 août. Il avait sept ans quand *Genshibakudan* avait explosé à quelques centaines de mètres au-dessus du sol de la Ville. Il n'était pas visé personnellement, bien sûr, mais ce genre de machine ne fait pas le tri. Ça tombe où ça tombe et tant pis pour les gosses. Lui, il n'était qu'à trois kilomètres de l'hypocentre de l'explosion et il n'avait pas fallu plus de trois ans pour que la maladie qui couvait en lui se déclenche. Une maladie des os qui l'avait laissé K.O. La faute à ces foutues radiations... Encore un an et le corps de sa mère, brûlé pour moitié, avait rejoint l'autre monde. Le chaos. On ne devrait pas perdre sa mère si jeune. On ne devrait pas perdre sa mère tout court. Au fond, peut-être qu'elle aurait dû mourir à l'impact, tout le monde aurait moins souffert. Et puis, qui sait si on l'avait vraiment comptabilisée parmi les victimes ? Mais c'est comme ça, la Bombe et ses bombes à retardement. Ce n'est pas drôle quand on y pense.

En dépit de tous ces coups, Kazunaru était encore debout, comme le dôme de Genbaku. Il savait la chance qu'il avait d'être parmi les vivants. Et son optimisme était né dans la catastrophe. C'est paradoxal mais ça arrive parfois, et ça force le respect. Kazunaru était devenu un grand couturier. Et quand il dessinait ses robes, il pensait souvent au dôme. Après tout, les arcades métalliques de la coupole n'étaient pas si éloignées des baleines des robes à crinoline. Et ces fenêtres qui aéraient l'édifice lui donnaient un air de dentelle.

À 8 h 15, à l'heure où la bombe était tombée, Kazunaru avait assisté à la prière silencieuse qui s'était tenue au chevet de l'édifice. Le maire de la Ville et le Premier ministre étaient là avec leur aréopage d'officiels. Parmi les convives, beaucoup avaient les yeux fermés comme pour se concentrer. Mais à quoi pensaient-ils exactement ? Kazunaru, lui, se mit à penser aux Américains. Il se rappela ce vers d'Ibuse Masuji : « **Mais qui, dans cet univers, a donc le droit de faire surgir un monstre aussi inouï ?** » Personne ne les avait jamais punis pour ça. Pas l'ombre d'une remise en cause, encore moins d'une condamnation. Pire, ils s'étaient opposés au classement du dôme au Patrimoine mondial. Le comble du déni. *Rokudenashi !*

Sous le coup de l'énervement, Kazunaru avait ouvert les yeux tandis que le reste de la foule semblait encore plongée dans le recueillement. Son regard s'était posé sur les grandes étendues de pelouse du Parc du Mémorial de la Paix. La patience et le savoir-faire japonais les avaient rendues impeccables, immaculées mais froides, comme les pelouses d'un cimetière militaire. Avant que Little Boy ne frappe la Ville, il y avait là tant de jolies maisons de bois aux toits à deux pans, et quelques-unes aux toits en pagode, plus rares. Mais la plupart d'entre elles, composées d'armatures en bois, avaient brûlé ou avaient été soufflées par l'onde de choc. La bombe n'est pas qu'une explosion, c'est un déluge. Elle n'avait pas fait un trou dans le paysage, elle avait fait du paysage un trou. La Ville et ses habitants avaient disparu. Même les ombres avaient disparu. C'était comme s'il ne restait plus que deux dimensions. Enfin presque, car le Hall de promotion des industries était encore là, accoudé au bord de la rivière. Le seul palmier de l'oasis, avec le désert tout autour. Et même si le dôme était resté debout, les trente personnes qui y travaillaient étaient tombées raides. Il n'y avait donc eu ni abri ni refuge ce jour-là.

Tout de même, se dit Kazunaru, avait-on pensé à faire une statue à l'architecte ? Au moins une gravure pour rendre hommage au « concepteur du seul bâtiment à avoir survécu à un équivalent de 20 000 tonnes de TNT ». Avec une ligne pareille sur son CV, il n'avait pas dû manquer de travail. A moins qu'il soit mort avant d'avoir pu s'en vanter... Il faudrait regarder. En tout cas, depuis le bombardement, la Ville avait ressurgi, pas vraiment ressuscitée. Des immeubles grands et modernes dépassaient désormais le dôme et projetaient, eux aussi, leurs reflets dans la rivière. On les voyait bien à travers les rectangles béants des ruines du mémorial. Cela produisait un effet de superposition étonnant, l'image même du palimpseste, la vision de l'après à travers ce qu'il restait de l'avant.



*Zoom sur une photo de Dean S. Pemberton, 2008*

Mais ce qu'on lisait à travers les fenêtres disait aussi : cap sur le futur pour ce qui est de l'architecture. D'ailleurs, on aurait peut-être dû rebaptiser la Ville, non ? Pourquoi pas *Sonogonomachi*, « la ville d'après » ? La Ville d'avant 1945 avait quasiment été pulvérisée et

même son passé avait trépassé. La renommer n'aurait donc pas été extravagant. Mais voilà, il restait le dôme de Genbaku, la seule trace de la mue forcée de cette vi(II)e. Ce n'est pas drôle quand on y pense mais « la trace » se dit *ato* en japonais. Genbaku était donc la seule *ato* post-atomique sur les rives de Motoyasu, affluente du fleuve *Ota*. Le reste de la Ville, comme ses habitants, avait perdu sa peau, consumée par les radiations. Cela dit, sous la peau, il y a bien des organes, du sang, des os. Il devait bien y avoir un moyen d'accéder aux entrailles de la Ville d'avant. Et si on accédait à l'envers de cette Ville par l'embrasement des fenêtres qui se dessinent sur la rivière à la nuit tombée, se demanda Kazunaru ? Cette pensée fantasque occupa son esprit pendant toute la journée de commémoration.

\*

Cette journée du 6 août avait été ponctuée par des représentations théâtrales, des chorégraphies d'enfants et des discours officiels qui invitaient le monde à lutter contre l'arme nucléaire. Le Premier ministre évoqua « les bombes qui avaient frappé cette terre déjà meurtrie par mille secousses et mille tremblements ». Une lycéenne pourtant trop jeune pour avoir vécu la catastrophe avait lu un poème qui toucha Kazunaru. Il y était question d'une « nappe de soleil » qui avait recouvert la Ville « en plein jour ». C'est beau, s'était-il dit, une nappe de soleil... A ce moment-là, justement, le jour avait décliné. Le ciel s'était teinté de rose et il faisait encore chaud. Alors que les premiers *tōrō nagashi* s'allumaient, Kazunaru pensait de plus en plus à ces fenêtres étirées qui se réfléchissaient sur l'eau.

A la nuit tombée, l'eau noire de la rivière Motoyasu s'était transformée en un gigantesque miroir sur lequel les *tōrō nagashi* naviguaient. Le dôme de Genbaku lui-même était illuminé par des projecteurs et sa silhouette se distinguait d'autant mieux. Cela lui donnait l'apparence d'une de ces ruines antiques qu'on trouve parfois au cœur des villes européennes. Un amphithéâtre romain ou les restes d'un temple grec qu'on souligne dans le tissu urbain par des lumières artificielles. Comme pour dire : voyez d'où vient la ville. Voyez ce long passé et ce glorieux héritage ! C'est vrai, Genbaku avait été mis en scène comme une ruine européenne. De celles qui laissent le temps de la contemplation, de celles qui donnent l'impression de s'effondrer progressivement. Il n'y avait qu'à voir les éboulis qui encerclaient le périmètre, toujours là comme en 45. C'étaient les larmes du Hall qui avaient ruisselé au pied de l'édifice et s'y étaient pétrifiées. Mais personne n'était dupe. Sans l'action de l'homme, que resterait-il de ce château de cartes ? Sans la résine époxy, sans les étais, sans les treillis métalliques, la ruine serait tombée en ruines. Or, il fallait absolument garder une trace, un *ato*-me de la Ville d'avant. Garder un autel pour commémorer. Ou pour qu'un président américain puisse venir voir cela en personne, s'était dit Kazunaru.

Hypnotisé par la constellation mouvante que les *tōrō nagashi* formaient sur la rivière, Kazunaru crut entendre une plainte. Elle émanait du squelette de Genbaku. Comme un lamento de sirène, à vous brûler le cœur. Au même moment, des flammes fugaces embrasèrent le contour des fenêtres dans lesquelles se dessinèrent des yeux en forme de larmes et des visages étranglés par la douleur. Interloqué, il tendit le bras pour désigner le dôme, incapable de prononcer la moindre parole. D'instinct, il secoua la main, mais personne ne semblait voir ni réagir. Tout ce qu'il vit autour de lui, c'étaient des enfants qui bâillaient et des couples qui se prenaient par l'épaule. Pourtant, l'encadrement des fenêtres se faisait de plus en plus flamboyant et la plainte de plus en plus distincte. Les cris refaisaient surface. Les hennissements d'agonie des chevaux aussi. La bande son du 6 août 1945 lui revenait peu à peu. Quelqu'un ou

quelque chose l'appelait à l'aide dans ces ruines, c'était sûr désormais. Dans le foyer formé par le dôme, la Ville d'avant s'était rallumée. Dès lors, il repensa aux bouches qui se découpaient sur la rivière. Nimbées de lueurs, promptes à vous avaler. Oui, c'était bien de là que les voix s'échappaient. Alors Kazunaru plongeait. Et lorsqu'il pénétra dans l'eau, les *tōrō nagashi* lui indiquèrent le passage. Il fut aspiré par l'une des fenêtres et se retrouva de l'autre côté, dans la Ville d'avant.

\*

Une lumière aveuglante lui obstrua la vue. Il faisait jour. L'image se reforma peu à peu devant ses yeux. Les gens allaient et venaient autour de lui, silencieux. Quelques gradés en uniforme quadrillaient l'espace. Mais personne n'avait semblé surpris de sa présence ni de sa tenue moderne de couturier en vogue. Après avoir jeté un coup d'œil circulaire, il resta bouche bée et son cœur s'emballa. Il avait atterri dans le Hall de promotion de l'industrie. Les grands pavés lisses qui habillaient le sol brillaient de propreté, si bien que ses semelles patinaient en émettant un bruit de succion. Face à lui, un homme était installé sur un banc de style art nouveau. Il lisait le journal, les jambes croisées. Kazunaru s'en approcha excessivement près, le dos courbé, afin de pouvoir y lire la date du jour. Trop absorbé par sa lecture, l'individu ne fit pas cas de cette attitude étrange. *6 août 1943.*

Les Japonais avaient déjà perdu à Midway et à Guadalcanal. Mais dans le Hall, aucun indice ne laissait signifier que la situation était alarmante pour le pays. Sur la grande horloge industrielle qui trônait dans l'abside de l'aile sud, les aiguilles avançaient à leur rythme, patient mais inéluctable. Il était 8 h 15. Deux ans jour pour jour avant la désintégration de la Ville. Deux ans avant la fin de ce monde. Deux ans d'espérance de vie pour ce peuple qui évoluait autour de lui comme si de rien n'était. Il fallait sûrement leur dire de s'en aller, de quitter la Ville ! Deux ans, ça laisse le temps de s'organiser.

Mais allait-il prendre le risque de troubler cette miraculeuse insouciance ? Non, de toute façon, ils l'auraient pris pour un fou. Tout compte fait, il préféra profiter de ses retrouvailles avec la Ville disparue. Il colla son visage à la vitre et mit ses deux mains en guise d'oculaires. Derrière la fine buée, le paysage et les visages de la Ville se recomposaient comme avant. Devant lui s'ouvrait le jardin japonais avec son immense cerisier et sa gloriette. Un employé taillait les arbustes en étage, serein. Si ses souvenirs étaient justes, de l'autre côté, il y avait le jardin à l'occidentale, le bassin et la jolie fontaine à jets où sa mère le conduisait parfois.

Des séries de trois fenêtres hautes et rectangulaires ponctuaient cette longue salle et baignaient l'intérieur d'une lumière estivale. Les vitrines et les étals étaient ainsi mis en valeur. Ils regorgeaient de céramiques, d'estampes et de tissus de soie produits dans la région. Des créations qui contrastaient sensiblement avec le style européen du bâtiment. A l'évidence, les cambrures de l'encre et les gorges rondes des oiseaux ne parlaient pas le même langage que les motifs géométriques des corniches du plafond. Cela n'empêcha pas Kazunaru de repérer une allée consacrée aux plaisirs du palais. Les hôtes en kimono y ondoyaient en proposant des assortiments de *wagashi* à la pâte de haricots, des gâteaux fourrés à la crème de châtaigne ou des *taiyaki* en forme de poisson. De quoi ouvrir l'appétit même dans l'état de sidération où il se trouvait. Plus loin encore, des représentants en spiritueux alignaient des bouteilles de saké de Saijo. D'instinct, il prit un verre et s'en jeta un derrière la cravate. Son gosier s'embrasa et il en fut étourdi. Mais il était toujours là, en 1943, dans le ventre du Hall. La preuve la plus douloureuse s'étalait devant lui sous la forme de produits exotiques que l'Empire japonais extorquait aux peuples colonisés.

L'espace dans lequel se trouvait Kazunaru était situé dans l'aile sud. Ici, après le bombardement, seul le mur d'enceinte du rez-de-chaussée était resté debout. Les deux étages

supérieurs avaient rejoint *ground zero*, projetant sur le sol leurs larmes de pierre. Angoissé par cette idée, il se dirigea vers le dôme, dans l'espoir vain de s'y abriter. En passant dans le vestibule qui séparait l'aile sud et le bâtiment chapeauté par le dôme, il aperçut le reflet du Hall dans la rivière Motoyasu. Grand, majestueux, intègre. Il arriva enfin dans la colonne vertébrale de l'édifice. Devant lui se présentait un escalier à deux volées en retour avec un palier arrondi pour suivre la forme elliptique qu'imposait le dôme. Il allait enfin le voir ce dôme, et de l'intérieur. Il monta les marches, doucement, une par une. Et tout d'un coup, parce qu'il eut envie, il se mit à réciter le poème de Tôge Sankichi :

« **Qu'on me rende mon père**

**Qu'on me rende ma mère**

**Qu'on me rende mes grands-parents [...] »**

Il arriva sur le palier du premier étage et il poursuivit comme happé par la mélodie des marches.

« **Qu'on me rende mes enfants**

**Qu'on me rende mon être**

**Et ceux qui sont mes liens [...] »**

Sur le palier du deuxième étage, il se sentit plus essoufflé, moins alerte, mais il poursuivit.

« **Qu'on me rende les humains**

**Tant que je suis au monde**

**En ce monde d'humains [...] »**

Arrivé au troisième étage, il ressentit la pesanteur de sa carcasse et la fragilité de ses os. Mais rien n'aurait pu l'arrêter.

« **Qu'on me rende la paix**

**La paix qui ne peut se détruire [...] »**

Sur le dernier palier, il s'arrêta pour reprendre son souffle. Enfin, il leva les yeux et observa le cuivre du dôme et ses facettes rectangulaires. C'était donc ça, la boîte crânienne de l'édifice, l'esprit de la Ville ! Aveuglé par la surface moirée de la structure, il ne vit pas tout de suite la silhouette qui se dessinait sur la galerie qui cerclait l'intérieur du dôme.

« Kazu ?

La voix douce résonna dans la colonne. Il reconnaissait cette voix de femme. Elle resurgissait de très loin, elle revenait à la surface de son esprit comme après une très longue odyssée. C'est alors qu'il l'aperçut.

-*Mama ?* »

Kazunaru se précipita sur la dernière volée de marches qui faisait la jonction avec la galerie circulaire. Il avait retrouvé ses jambes d'enfant, il courait comme un dératé, il avalait les marches, il avait 7 ans à nouveau. Lorsqu'il arriva enfin à quelques pas de sa mère, une lumière aveuglante lui obstrua la vue. La silhouette se faisait de moins en moins nette ou peut-être qu'elle était floue depuis le début. Il se jeta dans ses bras et put ressentir son étreinte une fraction de seconde. Puis il s'évanouit, trempé de sueur.

« **Qu'on me rende ma mère** »

\*

Quand Kazunaru reprit conscience, il était trempé et vaseux. Une petite cohorte hétéroclite s'était rassemblée autour de lui. Parmi eux, deux personnes dégoulinèrent. Manifestement, après s'être jeté à l'eau, il avait dérivé quelques mètres plus bas avant que deux gaillards vinssent le sortir de la flotte comme un simple têtard. On l'avait installé contre une stèle pour la *paix*, près du Boulevard de la *Paix* qui longeait le Parc du Mémorial de la *Paix*, juste en contrebas du pont de la *Paix*. Ce même pont que l'architecte Kenzo Tange avait surnommé *ikuru*, « vivre » en français.

Désormais, Kazunaru connaissait le chemin secret pour accéder au cœur qui battait sous la Ville. À bientôt 80 ans, il avait reçu une étrange révélation : Tange s'était trompé. Ce n'était

pas par un pont, en passant par-delà l'eau, qu'on accédait à l'au-delà. Non, il fallait se tremper. Un pont, ça se brise, ça se coupe, ça se bombarde. C'était même en se repérant avec la forme en « T » du pont *Aioi* que les Américains avaient pu ajuster leur bombardement. A l'inverse, la rivière, elle, coulerait pour toujours. Et tant que Genbaku la chimère serait debout, l'eau serait son miroir et sa porte d'entrée.

***Note finale :** Le prénom Kazunaru a été choisi afin de rendre hommage au grand couturier Issey Miyake dont c'est le nom de naissance. Ce-dernier est bien né à Hiroshima et a subi la « nappe de soleil » de l'été 1945. Kazunaru Miyake - le vrai et non le personnage de cette fiction - est mort le 5 août 2022, quelques heures seulement avant le 77<sup>ème</sup> anniversaire du bombardement d'Hiroshima. Il avait 84 ans. Il fait désormais partie de la constellation des tōrō nagashi.*

*Quant au dôme de Genbaku, il clame à qui veut l'entendre : Voyez d'où vient la ville, voyez ce passé pas si loin et ce triste héritage !*

---

## **Lexique**

*Tōrō nagashi* : lanterne flottante

*Hibakusha* : les survivants

*Genshibakudan* : la Bombe

*Rokudenashi* : les bâtards

*Wagashi* : pâtisserie traditionnelle

*Taiyaki* : une gaufre

---

Vincent Tricarico est professeur agrégé d'histoire-géographie et artiste-peintre. Il a bâti sa culture littéraire et artistique en tant qu'élève des classes préparatoires du lycée Joffre de Montpellier. Ses tableaux vifs, inspirés par la culture andalouse, ont été exposés à plusieurs reprises en région parisienne. A l'origine d'un livre intitulé *Le Ciel par-dessus le toit* publié à compte d'auteur et de différents poèmes parus dans des revues régionales, il vit et trouve désormais l'inspiration à Sète.